

Entretien avec Michel Embareck, l'auteur de "Personne ne court plus vite qu'une balle". Un chanteur tiers-mondiste que vous (ne) reconnaîtrez (pas), Saïgon, New Orleans, la Normandie etc

Disciple avoué de Dashiell Hammett, Michel Embareck l'est tout autant d'Henri Vernes et sa detective story des aventures de Victor Boudreaux nous est ici démontée, ventre à l'air, pièce par pièce.

Avec son chanteur alter-mondialiste trouvé mort à La Nouvelle Orleans et son polar qui file sur trois continents en remontant les traces laissées par de sombres embrouilles, Embareck, sous les traits de son détective, Victor Boudreaux, s'amuse à retisser quelques vérités historiques au fil d'un roman d'aventures haletant : *Personne ne court plus vite qu'une balle* (Ed. L'Archipel)... Une tentative de remettre de la vie à la Nouvelle Orléans après Katrina, un Manu Chao plus faux que nature, des dignitaires vietnamiens haut en couleurs, une ville en proie aux affres de la totale corruption sont quelques uns des ressorts ici mis en place. L'auteur se confie. Il fait bien.

### **G&O : D'où sort ton histoire ?**

**Michel Embareck** : Les trois premiers Victor Boudreaux étaient construits sur trois niveaux d'histoire, tous, que je maîtrisais sans problème. Mais, depuis un moment, j'avais envie d'écrire un livre d'aventures. Pour moi, le plus beau livre du monde c'est l'**Ile au trésor** de RL Stevenson. Je me suis dit, pourquoi pas un simple livre linéaire d'aventure chronologique ?

Donc j'ai écrit ça en 2014, j'ai remis le manuscrit avec six mois de retard à cause d'événements extérieurs. Une fois, je suis resté trois mois sans avancer tellement c'était raide, et puis, arrivé à la fin, je me suis dit « putain, si ça se trouve, je me suis complètement raté ». Boudreaux court après le pognon, il découvre des tas de trucs, il cherche du fric à tout prix, il leur faut du fric pour financer cette putain de tournée des lanceurs de marteau, il leur arrive 36 000 aventures...

### **G&O : Autrement comment le livre est né ?**

**M.E.** : Comme souvent avec moi, au bistrot ! A Buenos Aires, -je me souviens très très bien de la scène - je sais pas ce qu'on foutait là sur une espèce de grande esplanade, avec plein de bars - je buvais un coup avec un mec qui bosse dans le business musical sud-américain et il me raconte les pires horreurs sur un musicien français. Je tombe du placard. Pas au courant du tout. D'abord, j'ai quitté ce milieu depuis 30 ans, et en plus c'est un musicien à propos duquel j'ai a priori plutôt de la sympathie. Et c'est vrai que... Le mec me raconte des vols de musique, des vols de son, des vols de mélodies. De là, je me suis mis à écouter la musique dans les bus, dans les taxis, dans la rue et j'ai reconnu plein de morceaux publiés par cet artiste. Plein, plein de trucs. Ce fameux musicien français il jouait partout aussi bien en Argentine qu'en Uruguay ou au Mexique. Et c'est parti de là, de cette idée. Ça c'est la base. D'en faire une histoire, qui passe par la Louisiane, le Vietnam et la France, c'est venu plus tard. Souvent un livre part d'une histoire qu'on m'a racontée ou dont j'ai été témoin. Le premier de la série des Victor Boudreaux, « La mort fait mal », part de l'incendie criminel d'un grand magasin, que j'ai couvert comme journaliste. Mes livres tournent autour tous autour des mêmes choses : la corruption, la spéculation immobilière, la spéculation foncière, voilà.

### **G&O : C'est Michel Hammett Embareck ?**

**M.E.** : Si tu veux, si dans les quatre bouquins, dans le premier il y a une ville qui s'appelle Moisy-les-Bauges, dans le deuxième c'est Bhénipurin, dans le troisième c'est Saproville -sapro étant le suffixe grec qui veut dire moisissure-, c'est un hommage à Hammett et à **la Moisson rouge**. C'est Poisonville à tous les étages.

**G&O : J'avais noté. Et comment tu arrives à intégrer des personnages quand tu me disais il y a peu que c'était pas Tanguy et Laverdure, tes deux héros...**

**M.E.** : Dans celui-là, il y a la volonté de rendre une sorte d'hommage à Bob Morane. Et à Henri Verne. Mais dans les précédents, non. C'est deux anciens. Victor est détective privé et il a gardé un pote black qui a fait le Vietnam avec lui. Au départ, y a pas la volonté de faire Bob Morane et Bill Ballantine. Dans le dernier, oui. Ils font la paire. Vraiment. Puisqu'on était dans l'aventure, autant y aller à fond et cela crée une évolution dans le climat du bouquin.

**G&O : Et nos deux aventuriers alors ?**

**M.E.** : Assez classiquement, le livre débute en Louisiane, pays cher à mon cœur, non seulement la Louisiane mais la Nouvelle-Orléans. J'avais envie de les faire voyager dans un coin un peu paumé où vivent les pêcheurs, d'origine vietnamienne. Un coin assez raide de Louisiane. J'avais beaucoup parlé de la Nouvelle-Orléans dans le livre précédent, « Avis d'obsèques », Katrina, la démolition, la reconstruction, donc là c'est moins présent. Et puis après, le Vietnam je trouvais ça intéressant d'y faire retourner deux anciens bidasses qui y avait fait la guerre. J'y suis allé pendant deux mois, et franchement j'ai trouvé ça passionnant. Les mecs qui en ont chié pendant la guerre et qui retournent à Saïgon waoooo... Saïgon, aujourd'hui c'est Manhattan. Ils débarquent dans un pays dont les habitants plébiscitent le capitalisme à 98%. C'est le plus fort taux d'adhésion au capitalisme selon un sondage mondial effectué en mai 2015 ! Donc pour deux mecs qui se sont tapés la guerre du Vietnam ils pensent qu'on aurait mieux fait de balancer des frigos ou des machines à laver plutôt que des bombes. Il y a une espèce de réflexion sur l'idiotie de cette guerre des deux côtés car dans les troupes du Nord, beaucoup de gens n'étaient pas communistes mais juste nationalistes. Ils voulaient qu'il n'y ait plus d'occupation de leur pays. Point barre. Ils s'étaient tapés les Chinois, les Français, les Japonais, les Américains, ils voulaient juste être dans leur pays. Enormément d'intellectuels étaient nationalistes, mais pas du tout communistes. Donc, le système tournait très très mal et jusqu'en 1990 reposait uniquement sur la terreur, en 1990. Encore aujourd'hui, il y a une police politique. Aujourd'hui au Vietnam, tu peux tout faire, tout. Tu peux importer des Cadillac, tu peux

boire du Red Bull, tu peux avoir Facebook, tu peux aller au Starbuck café, tu peux faire du karaoke, tout. Tu veux construire une villa sans permis de construire, si t'as arrosé le bon mec, tout est possible, sauf dire du mal du parti et de l'armée. Et pourvu que le parti et l'armée y trouvent leur compte financièrement, voilà. Donc t'imagines la tronche de ces deux mecs qui se sont tapés les rizières, les embuscades. Le livre raconte aussi la façon dont les Australiens, qui ont énormément participé à la guerre du Vietnam, l'ont mené d'une façon totalement différente, voire beaucoup plus intelligente. Je trouvais intéressant de faire retourner Victor et Earl à Koutchi et d'y découvrir le bonheur de tirer à la kalachnikov, une arme remarquable, absolument remarquable.

**G&O : On va te traiter de terroriste si tu dis ça :**

**M.E :** C'est vraiment une arme extraordinaire. J'en avais jamais touché. Au stand de tir à Koutchi, le chargeur c'est 5 \$, j'y aurais passé la journée, quoi. Je ne suis jamais allé à la chasse de ma vie. Mais j'aime manipuler les armes, et j'aime le tir de précision. Et là, t'as tout. En plus, non seulement t'as l'arme, tu paies le chargeur, t'as le moniteur, le moniteur enfouraillé, tu sais, des fois que tu te tournes et tout, il t'en mets une, non, non, le vrai stand. C'est génial. J'étais aux anges. C'est la plus belle journée du séjour au Vietnam. Enfin presque !

**G&O : Et cette histoire de film pipeau à Saïgon, c'est quoi ?**

**M.E :** Donc ça, c'est un des trucs qu'est dans le livre. L'autre truc c'est, je ne sais pas si c'est une révélation, parce que il y a des tas de gens qui devaient être au courant, mais moi je l'ai appris de la personne même, qui a tourné les images, une dame aujourd'hui âgée, qui travaillait comme cameraman à la télévision nord-vietnamienne. Les fameuses images du char enfonçant les portes du Palais présidentiel à Saïgon, c'est un remake. C'est elle qui me l'a raconté. Elle m'a expliqué que le régime sud-vietnamien s'est effondré tellement rapidement, à partir de la prise de Da Nang, que les journalistes arrivaient plus à suivre. Ça allait trop vite. Quand les troupes nord-vietnamiennes sont rentrées dans Saïgon, un lieutenant tankiste suivi par d'autres chars a foncé vers le palais présidentiel, bam, il a enfoncé les grilles, et s'est positionné devant les marches. Mais les journalistes se trouvaient quatre kilomètres derrière. Donc, quand ils sont arrivés au palais

il a fallu remettre les grilles et faire reculer le char. Faut connaître l'endroit c'est tout petit, il a fallu faire reculer le char ce qui est un bordel sans nom et faire ré-enfoncer les grilles par le char. Et si tu regardes bien les images, les grilles tu ne les vois quasiment pas. Elles n'explorent pas, elles tombent. Parce qu'en fait, elles sont juste posées pour l'image. Et cette femme, la cameraman a tourné les images qui aujourd'hui appartiennent à l'Histoire !

**G&O : Trop bien.**

**M.E. :** Et après, on revient à Saproville, et là, on est dans le Boudreaux ou le Embareck classique, la spéculation immobilière, l'usine qui ferme, le terrain, le machin, et en même temps, toute l'histoire de ce chanteur, qui a voulu se lancer dans le commerce équitable, le fameux commerce équitable. Victor explique que le commerce ne peut pas être équitable, qu'il faut toujours un mec qui morde l'oreiller.

**G&O : Ouais, ouais, ouais, d'ac, d'ac.**

**M.E. :** J'aime bien aussi mélanger l'Histoire et mon histoire dans les polars -c'est pas un polar historique- mais pour celui-ci j'ai découvert un truc. En Argentine, on connaît tous l'histoire des bébés enlevés, les femmes détenues qui accouchaient, on leur piquait leur bébé, qui étaient remis à des grandes familles argentines. L'histoire des bébés argentins, les grands-mères de la place de Mai, tout ça a été très très mal raconté, non seulement mal, mais de façon assez dégueulasse, par Caryl Ferey dans **Mapuche**, de toute façon tout ça était déjà dans **Bastille Tango** de Jean-François Vilar, en 1983. Tu peux y aller ça me dérange pas. Si tu veux, les bébés enlevés en Argentine, pendant la junte, il y en a 30 000.

**G&O: Ah, ça fait beaucoup, quand même.**

**M.E. :** Ben, non, ça fait rien du tout, par rapport aux bébés enlevés sous le franquisme. Parce que là ça a duré de 1937 à 1975. Et les bébés enlevés du franquisme, il y en a 300 000.

**G&O : Le truc qui m'a le plus bluffé, c'est l'embrouille immobilière de la fin.**

**M.E.** : Ah, le blanchiment ? Ah, mais ça, je l'avoue je ne l'ai pas inventé. Là, deux trucs : tout ce qui concerne le truquage de marchés publics, j'ai un consultant, quant à l'affaire de blanchiment d'argent, j'avais une autre combine. On va dire qu'au ministère de l'Economie et des finances, j'ai un ami, je déjeune avec lui, on discute et puis je lui raconte mon histoire de blanchiment d'argent. Le mec me regarde et me dit : « ouais, bon, ben c'est vachement classique comme truc ». Et là, il me raconte une histoire balèze de blanchiment, une histoire complètement bluffante parce qu'elle prend tout le système de la fraude à contre-pied. J'ai multiplié la combine par 50 ou 60, ou je ne sais pas combien.

**G&O : C'est joli.**

**M.E.** : Mais il faut arriver à tout combiner. J'expliquais souvent aux étudiants à Sciences Po que l'écriture c'est du Lego. Tu as un tas de pièces, au départ, dans ta boîte, tu brouilles tout et puis après tu emboîtes. Alors, des fois ça s'emboîte bien, puis au bout d'un moment, non, ce n'est pas bien du tout, tu déboîtes, tu reboîtes autrement, voilà. Il faut arriver à emboîter le chanteur pseudo-suicidé, la Nouvelle-Orléans, le vol de rubis, la spéculation immobilière, les bébés volés du franquisme, le blanchiment d'argent. Je sais comment ça va évoluer jusqu'à un certain point. On va dire jusqu'à environ la moitié du bouquin. Ensuite, commence une autre aventure d'écriture. J'ai écrit un seul bouquin, « Cochon pendu » dont je connaissais la fin, c'était il y a longtemps chez Flammarion, quand je bossais avec Françoise Verny. Le livre était entièrement découpé, avec des graphiques et tout, des couleurs, des tensions, des baisses. En fait, je ne me suis jamais fait autant chier qu'en écrivant ce roman. C'est un beau roman, mais je me suis fait chier en l'écrivant. Parce que je connaissais la fin, je savais comment ça allait se terminer. Flammarion m'avait carrément salarié. Au lieu d'avoir une avance, ils me payaient tous les mois.

**G&O: Et ton suivant, tu en as déjà écrit un bout ?**

**M.E.** : J'en ai écrit quasiment la moitié. Mais c'est pas du tout un polar. On va dire que c'est un roman rock historique. Qui se passe entre décembre 1968 et octobre 1971.

**G&O : Gene Vincent ?**

**M.E. :** Par exemple. Mais c'est plus compliqué que ça. Ça fait 30 ans que je dis un jour j'écrirai un roman sur Gene Vincent. Il y a deux-trois mois, je bois un café avec une amie et je lui dis : « Tu sais le roman sur Gene Vincent, là, dont je te parlais, quand on était jeunes, je m'y suis collé ». Et elle me dit : Putain, il serait temps ». Mais c'est un roman. C'est-à-dire, qu'il y a une vraie chronologie, des dates vraies, mais le reste c'est un roman, je me suis interdit de lire des bio, des machins, déjà je sais beaucoup de choses sur lui, mais si tu veux, c'est pas une bio. C'est un roman. Et il n'est pas le seul héros du livre. Encore une fois ils sont deux.

**G&O : Dans le même registre que « Un rocker de trop » de Paul Fournel ?**

**M.E. :** Non, parce que si tu veux le roman de Paul Fournel est un peu à clé, quand même. C'est Téléphone, mais il ne l'a jamais dit. Il est un peu à clés. Alors que là, je ne peux pas encore raconter, mais, il y a les vraies gens.

**G&O : Mais tu les fais vivre autrement ?**

**M.E. :** Il y a un genre de Wolfman Jack, des managers et de vrais musiciens, sauf que ça se passe autrement que ça s'est passé dans la version officielle de l'histoire. Bon, ça va très très vite à écrire mais c'est compliqué à monter. C'est une mécanique de précision par rapport à certaines dates. Il faut que les trucs s'emboîtent. C'est un roman court, un 200 pages, sympa, marrant, tendre. Bon, j'ai bossé tout l'été. J'ai pas foutu le nez dehors. Je suis resté dans ma cambrousse, pas enchaîné à l'ordinateur, parce que vraiment, c'est beaucoup de plaisir, c'est très tranquille à écrire.

En général entre deux romans, je prends un an à rien foutre, donc là, comme j'en ai enchaînés deux, après, j'ai promis, et je me suis promis, de ne rien foutre pendant deux ans.

Propos recueillis par **Jean-Pierre SIMARD**